

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 12

Artikel: Sur la piste : nocturne
Autor: H.C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-218655>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARDEL & BRÛN, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Nous avisons les abonnés, n'ayant pas encore payé leur abonnement, que le remboursement leur sera présenté à fin mars.

Pour éviter des frais de port inutiles, utilisez notre compte-chèques postal II.1160.

LETTRÉ DE LA MI-MARS

Il y a sept ans, ni les armements perfectionnés, ni la supériorité numérique, ni les dispositions du commandement supérieur qui assurent en premier lieu le succès à la guerre: il dépend avant tout de l'esprit dont l'armée est animée », écrivait le 7 août 1914, le général Wille, dans son ordre à l'armée.

Ils ont compris cette pensée, base de la défense d'un pays, les officiers vaudois qui avec un dévouement inlassable organisent les cours militaires préparatoires dans notre canton de Vaud.

Ils savent que pour donner la valeur à notre armée, l'ardeur patriotique doit être stimulée chez les jeunes et c'est le but qu'ils se proposent.

Et la jeunesse a répondu avec un bel enthousiasme, car le cours qui commence le 20 mars, à Lausanne, sera suivi par près de 150 moblots.

Rapprochons un peu les chiffres: créés quelques années avant la guerre, les cours ont été supprimés dès lors et rétablis en 1921.

Le nombre des sections dans le canton de Vaud, a passé de 36 sections en 1923, avec une moyenne de 818 élèves, à 45 sections cette année.

Les cours de Lausanne-Ville à eux seuls étaient suivis jusqu'ici par une moyenne de 80 élèves. Aujourd'hui, le nombre a donc doublé à Lausanne. Il est particulièrement intéressant de noter ce succès réjouissant, en ville où les moblots ont fondé une société qui a son petit journal.

Quand les jeunes hommes auront terminé leur cours de 80 heures de travail: un soir par semaine et environ 12 dimanches, où ils se seront familiarisés avec le maniement du fusil, la connaissance de l'arme et avec le tir, notre sport national, une excursion aux fortifications de St-Maurice couronnera ces exercices.

Ils jouiront d'une course superbe dans une nature magnifique, armée pour sa défense; ils verront réunies, en face d'un panorama grandiose, les beautés naturelles de notre patrie et les œuvres des hommes d'un petit pays qui a compris que « la force seule protège le droit ».

Ils se sentiront plus grands, ils sentiront couler dans leurs veines, le sang de cette race indomptable qui malgré son petit nombre sut faire front de tous côtés, pendant des siècles.

Ils comprendront à leur tour qu'ils doivent à cette petite patrie « au cœur du monde » de se préparer à la garder et à la défendre au besoin, et que c'est en s'y préparant avec joie, animés de l'esprit qui fait le vrai soldat: le courage, l'énergie et le dévouement au pays qu'ils prouvent que les Suisses sont dignes de la liberté.

Mi-Mars.

Mme David Perret.



PÉ LO MILITÉRO

ETAI la demeinze matin. Lè sordâ l'avant tot reduit pè la caserne, tot fometassi po que tot sâi proïpro quemet onna frimousse de damuzalla qu'atteind son boun'ami po itre eimbrancha, tot bograssi, tot bâozenâ. Et quand l'avant zu tot met ein ordre, s'étant fé galé à tsavon. Peinsâ-vo vâi assebin, onna demeinze! Et pu dâi carabinié oncora! Tsacon sâ prâo que n'è pas de la moqua de matou et que s'on n'avâi pas ein Suisse nouîtré carabinié, no foudrâi avâi omète dou ceint houitante canon dè pllie dein nouîtron armée et trâi ceint de clliâo z'aîfère que vòlânt et que lâi diant dâi z'aréopliane. Respect!

Dan, nouîtré carabinié l'étant saillâ de lâo pâilo et s'étant ti aligné su lè reing. L'è cein qu'etâi biau à vère. Pas ion ne budzive. On arâi djurâ que l'étant moo de poueinte. Mimameint que l'arretâvant de soelliâ. Et ti lè bourion l'è tant hiaut à la mima mèsoura, et pas on gran de puffa dessus, à cein que desant. Enfin quie! avoué dâi sordâ dinse on pouève pas de moins que de gagni. Clli gardâvou, lo vâio adî!

Faillâi débouèlâ lè sordâ po lè z'envouyî âo pridzo: lè protestant, âo moti; lè catholique, à la messa; lè jui, à la senegôga; lè libriste, à la môma; lè mécréant âo diâblio. Adan, quand lo coumandant l'a vu tot son mondo prêt, ie tré sa granta palace, lo fâ verounâ à l'eintor de s tita, quemet se l'avâi voliu fère pouaire âo gènerat Wille, et ie coumande d'onna voix à fère tsesi lè paratounerro:

— Pour le culte, les protestants 4 pas en avant, arrrrrche!

Et ti lè sordâ que vòliâvant allâ âo pridzo sant saillâ de lâo reing et sè sant aligni dèvant lè z'autro, tandu que lo coumandant fasâi:

— Les catholiques, 4 pas en arrière, arrrrrche!

Et hardi, quemet lè z'autro, mâ ein derrâ.

— Les soldats de l'église libre, deux pas en avant, arrrrrche!

Onna bouina eimpartia l'ant fé lâo doû pas et pu l'ant reprâ la posechon.

— Les Juifs, trois pas de côté, arrrrrche!

Et d'autrâi sè sant met à trouâ lè z'on à gau-tse, lè z'on à drâite.

Ein restâve onna houitanna.

Adan lo coumandant l'a fé:

— Les mécréants qui ne croient ni à Dieu ni à diable, deux pas en arrière, arrrrrche!

Et sat de leu l'ant fé trouque.

Ein restâve ion, ion tot solet, que sè tegnâi asse râ qu'on paufet et aligni su li mîmo, mè

Adan lo coumandant sè peinsâve: « Mâ stisse, que faut-te lâi dère po que budzâi? De quinta religion è-te? »

Et ie brâme:

— Le salutiste, un pas en avant, arrrrrche!

Rein ne budze, lo sordâ on arâi djurâ onn'ès-tatue.

Lo coumandant chève è grante gotte, le tser-tive dâi z'autrè religion. Ie fé adan:

— Le darbyste, un pas en avant, arrrrrche!

Rein, quemet se on dèvesâve à onn'esquette.

— Le mahométan, un pas en avant, arrrrrche!

Pas on mouvemeint, pas on pelion de sè get l'a breinnâ.

Lo coumandant sè peinsâve: « Mâ! mâ! sa-râi-te possibillio que fusse pâo-t'itre païen! On sâ jamé, dâi iâdzo! »

Et ie coumande:

— Le païen, un pas en avant, arrrrrche!

L'autro n'a pas fé on signo.

Cein eimbêtève l'officié d'it're dobedzi de bas-tâ, mâ lâi a pas! cougnessâi pas onn'autra religion. Adan, va vè lo sordâ et lâi dit dinse:

— Je donne les clés: de quelle religion êtes-vous?

Et lo sordâ l'a repondu:

— Je suis Pernois!

Marc à Louis.

SUR LA PISTE

Nocturne.

HUIT HEURES TRENTE. Un ciel lourd étale ses taches violentes, comme un coucher de soleil, sur la mer, au cinéma. Profanes et connaisseurs se hâtent dans l'arène moderne, avec des regards naïfs, sur des nuques redressées. Qu'il pleuve, et voilà une « nocturne » gâtée, car les as n'aiment point rouler sur un ciment humide et plein de traï-trises.

Des cuivres stridents, une vieille marche s'envole que renvoie, lointain, un écho ironique. C'est le défilé. Pareils aux gladiateurs des antiques mêlées, les « pistards » se présentent, à la file indienne, prétentieux ou indifférents. Et d'aucuns, dans la foule, désignent un visage, cent fois montré par les revues sportives. Les trois quarts accomplis du tour de la piste, les maillots bigarrés, à peine perceptibles maintenant, se dispersent sur la pelouse, disparaissent sous d'intrigants peignoirs ou d'humbles pardessus.

Mais, le ciment surgit, plus vif. De petites lampes dessinent les contours renversés du ruban d'asphalte, avec ses hésitations de cuvette bosselée. Tout autour, dans l'immobilité burlesque des invités de la nocé à Thomas.

* * *

Un coup de revolver. C'est le départ de « l'américaine ». Les reins arqués, sur les jambes nues, imprimant des bonds aux machines légères. Le peloton, compact, grimpe audacieusement au haut des virages. Plus un mot. Seules, des têtes qui, prises d'un balancement, suivent la ronde de huit hommes « de train ». Car, les huit autres, les « sprinters », compères calmes et attentifs, suivent, depuis la pelouse, la marche de l'épreuve. Au prochain coup de pistolet, ils remplaceront leur associé, et, au signal de la cloche annonçant le passage, ils fourniront un court mais dur effort, sous les « Vos-y! »

« Allez! », de la foule emballée.

L'homme au porte-voix vient d'annoncer le classement du « sprint ». Le calme revient autour des barrières. Les taches blanches des plastrons sont de nouveau immobiles. Les hom-

mes de train ont repris leur place. La ronde est monotone, la soirée lourde et les coureurs insensibles aux exhortations de l'homme au grand entonnoir.

— Cinquante francs à l'équipe qui prendra un tour !

Aucun d'eux ne bouge. Des murmures s'élèvent. Et des sifflets, isolés. Un gosse de quatorze ans leur crie au passage :

— Dix ronds au client qui prendra un tour !

Le rire jaillit et court tout le long de la piste. Un gamin, envieux du succès de l'autre, s'enhardit et crie au conducteur du peloton :

— Dis donc ! Y a ta roue qui fait des étincelles !

Soudain, de l'arrière du groupe, un homme fonce, la tête baissée et les reins dansant sur la selle. Surpris, les autres le regardent fuir. Puis, la chasse commence. Alors, pendant une dizaine de tours, c'est une émouvante poursuite. Les hommes se relayent, les dents serrées, les mollets nerveux écrasant les pédales. Et, devant, l'autre, qui perd du terrain, continue de pousser rageusement, exhorté par le public, heureux de cette audace. Rejoint, enfin, les murmures s'apaisent, mais on sait qu'il recommencera et l'on attend, patiemment, les yeux sur les pédaliers, les oreilles bercées par la musique monotone que fait le bruissement des roues, sur le ciment.

H. C.

Ma femme est un ange. — Rousseau, questionné par une jeune dame sur les qualités que devait avoir une jeune épouse pour rendre heureux son mari, prit une feuille de papier et écrivit :

| | |
|----------------|---|
| Beauté | 0 |
| Bonne ménagère | 0 |
| Instruction | 0 |
| Richesse | 0 |
| Bonté | 1 |

Est-ce vraiment sérieux ? dit la dame. Certainement, affirma le philosophe en s'inclinant. Quand une jeune fille n'a rien d'autre que son bon cœur, elle vaut quand même 1, si, à côté de cela, elle est belle et riche, pour elle 1 et 0 font 10 et si elle a encore d'autres bonnes qualités, elle peut prétendre à 100 et 1000 comme valeur totale. Mais sans le 1 de la bonté tous les autres avantages restent égaux à 0. Réponse profonde à une question embarrassante.

LA MANIÈRE DE VIVRE DE NOS ANCÊTRES

(Suite.)

Comment il se faut gouverner au Printemps.

ENTRE les saisons de l'année le Printemps tient le premier rang. C'est pourquoi Apollon luy fait tous les ans cet honneur, raudant par l'Univers, de le visiter le premier, prenant la route de sa carrière vers Septentrion, pour s'acheminer en notre quartier. Le Prince Latonien n'est pas si tost entré en sa première maison, que le mignard Zéphyre doucement soupissant, vient baisotter sa Flore. La belle Nymphe bien parée, et bravement vêtue d'une robe verte, toute pleine de broderies, façonnée d'un admirable artifice, quant et quant se présente avec une face riante, pour faire hommage à son Roy, et pour recevoir gracieusement son cher ami. La pompe est si grande, que les champs où ils s'entrebaissent, sont tous couverts de tapis fleuronnés de mille et mille fleurs, enrichis de l'esmail de leurs vives couleurs. Pour combler le triomphe, les chantes aïsiez, rangés par escadrons, en lieu de haut-bois, de clairons et de trompettes, font retentir tout l'air du bruit des accords fredonnés de leur mélodieuse musique. Amour tandis voyant les oyseaux en si gaye humeur, malgré la froideur des plus humides nués, s'en va les enflammer. De là elle descend dans la mer jusques au centre des eaux, eschauffer les poissons. Puis Cupidon errant çà et là par les forests desertes, tire de son arc après les sangliers et les cerfs. Mesme parmi les Citez fait sentir aux hommes et aux femmes la fureur de ses traits inevitables, en leur embrasant le cœur d'une flamme amoureuse qui les tourmente si fort, que pour soulager leur martyre, ils sont contreints d'esteindre ce feu par doux embrasse-

ments, et en ce faisant de multiplier le monde de leur feconde semence.

Le Printemps est de nature chaud et humide : combien que ces deux qualitez soient tellement moderées en luy, qu'il ne paraist ny en l'une, ny en l'autre aucunement excessif durant sa constitution naturelle. Et pour ceste cause on tient qu'il est temperé en toutes qualitez. Car d'autant qu'il est entre l'Hyver, qui est froid et humide, et l'Esté qui est chaud et sec, nous voyons son temperament estre moyen entre les extremités, comme tenant de l'une et de l'autre saison. Aussi sentons-nous le vent qui souffle d'Occident sur la terre, durant son regne, estre si temperé, qu'on ne se pourroit plaindre qu'il soit ny trop chaud, ny trop froid, ny trop sec, ny trop humide. En ce temps-là nous appercevons pareillement le sang, qui est temperament chaud et humide, abonder au corps.

C'est pourquoi on maintient que le Printemps gardant sa constitution naturelle est très salubre et moins dangereux que les autres temps de l'année. Au Printemps, il est vrai il arrive beaucoup de maladies ; si est-ce que la plupart ne proviennent pas de luy, ainsi des mauvaises humeurs que les saisons precedentes ont engendrées au corps, lesquelles fondies par sa benigne chaleur, Nature veut pousser dehors, à fin de se despescher des ennemies de sa santé. Comme la manie, la melancholie, l'épilepsie, la squinancie adviennent souvent au Printemps, mais elles tirent leur origine d'humeurs melancholiques que l'Automne a produit auparavant. La distillation du cerveau par le nez, le rhume et la toux surviennent en mesme temps, mais elles procedent d'humeurs phlegmatiques amassées durant l'hiver, et cachées au fonds du corps, pour la froideur de l'air qui nous environne, puis espendues du centre à la circonference par la chaleur du Printemps. Tellement qu'à proprement parler celles-là sont maladies automnales, et celles-ci hivernales. — Il y a encores d'autres maladies familiares au Printemps comme les darters, roignes, galles, tubercules, gouttes, mais elles sont toutes sans peril, et (qui plus est) cause de santé, parce que venans à naistre, le fonds du corps est nettoiyé des mauvaises humeurs transportées des parties nobles au cuir. Pareillement le flux de sang ordinaire au Printemps, en evacuant l'abondance et le vice des humeurs, coupe chemin à une infinité de maladies. Parquoy le Printemps est la plus salubre saison de l'année. Car s'il trouve quelque corps doüé de bonne humeur, il le contregarde en santé, sans rien changer de sa propre nature. Au contraire l'Esté, l'Automne et l'Hiver, bien qu'ils rencontrent un corps pur et net, si ne laissent-ils de l'infecter d'humeur biliaire, melancholique ou pituiteuse.

Mais le Printemps sort hors des limites de sa temperature, il est maladié aussi bien que les autres saisons, comme le tesmoigne les medecins. Car si l'Hiver est sec et boreal, et le Printemps pluvieux et austral, il survient nécessairement en Esté force fiebres aiguës, ophthalmies, dysenteries, principalement aux femmes et aux hommes qui sont de nature humide. Et si l'hyver est doux, austral et pluvieux, et le Printemps sec et les femmes grosses qui doivent enfanter au Printemps pour legere occasion accouchent avant terme, et celles qui portent leurs enfans à terme, ne les gardent guere. Si d'aventure ils vivent, ils sont debiles et maladiés. Car les corps rendus humides, mols et laxés par la clemence de l'Hyver, reçoivent aisément aux parties intérieures la froideur de l'air ambient, de sorte qu'il ne se faut point estonner si les enfans qui avoient esté desja longuement accoustumés à la chaleur de l'air, estans vivement frappez du froid, meurent au ventre de leur mère, ou incontinent après leur naissance, et ceux qui vivent sont langoureux, attendu qu'ils ne peuvent supporter pour leur foiblesse un si soudain changement en un contraire.

Pour se garantir de beaucoup de maladies qui arrivent ordinairement au Printemps, à cause des grosses humeurs qui ont crouppé durant

l'hyver au corps, qui s'esmeuvent aussitost qu'elles sont rendues fluides par la chaleur printanière, toute personne curieuse de sa santé doit en ceste saison mander expres un medecin bien capable, pour adviser si le sang, ou la pituite, ou la melancholie est redoutante au corps, afin d'en faire de bonne heure evacuation, ou par phlebotomie, ou par medicaments phlegmagogues, ou melanogogues, ordonnez en la quantité et la maniere qu'il jugera estre convenable, apres avoir préparé le corps et les humeurs comme il appartient.

Au surplus le Printemps bien temperé demande un regime de vin correspondant à sa constitution naturelle. S'il est froid au commencement, il faut user d'une maniere de vivre semblable à celle d'hyver. S'il est sur la fin excessif en chaleur, il est besoin de se gouverner en son vivre comme en Esté. On doit user au Printemps de chair de veau et de chevreau : Et laisser le rosti pour manger du bouilly. Les oiseaux en ce temps-là sont autant insalubres, que deplaisans au goust, pour ce qu'ils sont alors addonnez à procréation. Les poissons qui hantent les pierres, et les œufs mollets sont bons. La chicorée, le houblon et les asperges et autres herbes semblables sont propres. Il ne convient au Printemps manger tant qu'avions de coustume en hyver : mais il faut en recompense boire quelque peu davantage et mettre plus d'eau en son vin... Il suffit de dormir la nuit sept heures. Il est expedient de prendre quelque leger exercice au matin, comme d'aller maintenant à cheval, tantost à pied, de jouer quelquefois à la paulme. La saison invite à passer joyeusement son temps, à chanter, à sonner des instrumens, à visiter ses amis, à se pourmener aux champs et à prendre plaisir à voir la verdure et la variété des vives peintures des bois, des prés et des campagnes, et à contempler les naïfs tableaux de la brave Flore et à ouyr les menestriers aïsés, et à s'amuser par fois à lire choses plaisantes, en se reposant sous l'ombrage des arbres feuillieux, proche de quelque fontaine ou riviere. Il n'y a saison aussi propre que le Printemps, pour s'ébattre avec la belle Venus.

(A suivre).

MELANCHOLIE

A mon ami pour son amie.

Pourquoi me permets-tu d'être à moi pour toujours ? Tu sais bien que c'est faux, tu sais bien qu'on se lasse ; Notre bonheur fuira, puisqu'ici-bas tout passe, Puis l'oubli descendra sur tes anciens amours.

Tu ne te souviendras ni des soirs, ni des jours, On délaisse à jamais l'amant qu'un autre chasse, Nous serons séparés par le temps, par l'espace, Et loin de toi, ma vie achèvera son cours.

Il te semble impossible, à présent, qu'on se quitte, Tu m'abandonnera pourtant, chère petite, Malgré la négation qu'on lit dans tes yeux francs.

Tu ne te souviendras de rien de ma personne : Ni des yeux, ni des mains, ni du cœur qui se donne... Et tu ne sauras plus que tu me dois cent francs.

André Marcel.



— Docteur, je suis fatigué.
— Il y a longtemps ?
— Ma foi... je crois bien que c'est de naissance !